



# Mia Couto

## La majesté du Mozambique

Avec « Les Sables de l'empereur », l'écrivain mozambicain propose une traversée et un récit des origines de son pays, en proie à la violence coloniale à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle

GLADYS MARIVAT

**E**n décembre 1895, le capitaine Mouzinho de Albuquerque mettait fin au règne de Ngungunyane. L'empereur qui avait tenu tête aux Portugais depuis son imposant Etat de Gaza, au sud de l'actuel Mozambique, en Afrique australe, fut déporté aux Açores, où il mourut dans l'indifférence, en 1906. De son vivant, il semait la terreur, craint de tous et ne craignant nullement la Couronne portugaise, qui tentait d'asseoir sa domination sur ce vaste territoire face aux appétits des autres puissances coloniales. Sur ses terres, les colonisateurs l'appelaient « *Sa Majesté* » ; Ngungunyane les traitait en retour de poules et de *machanganes*, d'« esclaves blancs ». Le jour de sa capture, cependant, les soldats zoulous qui avaient combattu à ses côtés ont crié « *Va-t-en, espèce de vautour qui décime nos poules!* ». Dans le bateau qui le conduisait à Lisbonne, où le roi Charles 1<sup>er</sup> ne se donnerait même pas la peine de le recevoir, l'empereur pleurait.

Ainsi nous apparaît Ngungunyane (ou Gungunhane, selon l'orthographe portugaise) dans la dernière partie des *Sables de l'empereur*, de Mia Couto. Selon la légende rapportée en introduction du roman, ses restes, transférés au Mozambique en 1985, n'étaient en fait que « *des sables recueillis sur le sol portugais* ». Si la splendeur et la chute de Ngungunyane sont présentées comme le sujet de cette vaste fresque en trois livres (parus séparément dans la version originale), les figures historiques passent quant à elles au second plan. Car rien n'intéresse davantage l'écrivain – né au Mozambique de parents portugais en 1955 – que le vécu de ceux qui devraient être les spec-

tateurs de l'histoire.

Dans le village de Nkokolani, Imani Nsambe, Africaine de 15 ans éduquée chez les prêtres, devient l'interprète de Germano de Melo, puis s'éprend de ce sergent portugais républicain banni pour s'être révolté contre la monarchie. Il admire sa beauté, son intelligence, puis prend peur quand elle lui parle des croyances de son peuple, les *Vatxopi*. Selon eux, les Européens sont des cannibales qui ont emmené des esclaves noirs en haute mer pour les dévorer. Les *Vatxopi* ont pourtant décidé de s'en faire des alliés contre Ngungunyane, qui veut les écraser.

Imani et Germano offrent deux lectures du monde. Chaque matin, la mère de l'adolescente cueille des soleils; le jour, la famille tricote des silences; et, la nuit, les maisons dévorent leurs habitants, laissant la place aux rêves. Toutes choses que Germano, bien que fasciné, assimile à des « *fantaisies propres à ces gens ignorants* ». Dès l'abord des *Sables de l'empereur* se retrouvent les thèmes chers à l'auteur de *L'Accordeur de silences* (Métailié, 2011), distingué par le prestigieux prix Camoes en 2013. Chez Couto, les humains communiquent avec les fleuves et une femme peut se transformer en lionne. Nul « réalisme magique » ici. L'écrivain, révélé en France en 1992 avec *Terre somnambule* (Albin Michel), rejette cette étiquette, expliquant que ce qui est considéré comme magique en Occident est tout à fait réel au Mozambique. Ses livres poursuivent le même but: trouver une langue capable d'englober l'histoire contemporaine, les parlers et les



croyances populaires de cette jeune nation qui se cherche, indépendante du Portugal depuis 1975, après dix ans de guerre, puis dévastée par une guerre civile (1977-1992), au prix de 900 000 morts et de millions de déplacés.

Les personnages des *Sables de l'empereur* sont en devenir. Germano, le militaire sans talent embarqué malgré lui dans l'aventure coloniale, comme Imani, suspecte aux yeux de tous car lusophone, et donc assimilée à une Blanche. « *Les mondes se mélangent à l'intérieur d'elle* », constate son père, qui la compare à une « *chauve-souris* », un peu mammifère, un peu oiseau, et donc ni l'un ni l'autre.

Dans le livre II, l'avancée des troupes de Ngungunyane précipite les personnages dans une fuite en pirogue à travers le Mozambique. Germano, Imani et les siens sont rejoints par une aventurière italienne, un prêtre mulâtre qui rêve d'avoir les yeux bleus et une féticheuse se jouant des genres. Tous interrogent la possibilité de la liberté. Telle Imani, dont le prénom signifie « Qui est-ce ? » : « *Je ne suis pas née pour être une personne. Je suis une race, je suis une tribu, je suis un sexe, je suis tout ce qui m'empêche d'être moi-même* », affirme-t-elle. Déportée avec Ngungunyane aux Açores, Imani ne sera pas un pont entre deux mondes, mais l'interprète de leur fin.

Car, en plaçant en exergue des chapitres des légendes et chansons de peuples mozambicains, des citations de colonels et de prêtres européens, d'écrivains et de poètes sur la création, l'expansion coloniale, le viol dans la guerre ou le pouvoir (« *Voici la pauvreté de notre destin : nous finissons par regretter le tyran précédent* »), c'est le sens et la fin de notre humanité que Mia Couto nous invite à considérer. ■

**LES SABLES DE L'EMPEREUR**  
(*As areias do imperador*),  
de Mia Couto,  
traduit du portugais (Mozambique)  
par Elisabeth Monteiro Rodrigues,  
Métailié, 666 p., 25 €.

Chaque matin, la mère  
d'Imani cueille des soleils ;  
le jour, la famille tricote  
des silences ; et, la nuit,  
les maisons dévorent leurs  
habitants, laissant la place  
aux rêves



*Dans les vieilles rues de l'île de Mozambique, où la présence portugaise date du XV<sup>e</sup> siècle.* ANTONIN LAINE/DIVERGENCE